

LUCY MUSHITA

# Chinongwa

roman traduit de l'anglais (Zimbabwe)  
par Elise Argaud

*ACTES SUD*

## LIVRE I

## I

Chinongwa Marehwa avait neuf ans, mais, plus que son âge, c'est sa virginité qui importait. Elle avait beau être encore impubère, ses formes pointaient déjà, au grand soulagement de sa famille, qui, de toute façon, n'avait qu'elle sous la main.

Comme le lui répétait à tout bout de champ Mère de mère : "Ta sœur a été cédée plus jeune encore", ce qui était censé donner l'impression à Chinongwa qu'elle avait plus de chance que Muraswa, sa sœur aînée. Loin de produire cet effet, ces paroles lui faisaient au contraire enfoncer le lobe de ses oreilles dans leur trou – une astuce pour se couper des sons désagréables comme le tonnerre, les hululements et les ronflements. Sauf qu'elle ne pouvait y avoir recours que lorsqu'elle était seule, ou bien en présence de sa grand-mère maternelle aveugle.

Chinongwa se souvenait que, deux étés après que Muraswa avait été promise, son fiancé était venu, suivi de son clan, réclamer son dû. Elle avait alors constaté que Muraswa avait disparu de la surface de la Terre, s'évanouissant dans la brousse derrière leur enceinte. Pendant un temps, chaque fois qu'elle entendait parler d'une jeune fille mariée, Chinongwa l'imaginait engloutie par la brousse. Avec une indifférence stoïque, elle attendait son tour.

Elle n'aurait su dire si elle avait ou non pleuré Muraswa avec les autres femmes de son clan. Le seul détail saillant gravé dans sa mémoire était les énormes veines sur les mains et les doigts du futur mari de sa sœur, ainsi que le silence de plomb ponctué de temps à autre par des reniflements qui régnait dans la case enfumée tandis que les femmes du clan Marehwa s'activaient à la cuisine. Elle se rappelait ensuite, après que la famille du futur mari fut demeurée deux jours, leur cortège en train de disparaître derrière les toits de paille. Elle apercevait encore Muraswa, qui avançait d'un pas traînant devant l'une de ces femmes trapues aux mollets épais. Muraswa ne se retourna pas une seule fois vers son village et les siens. Pendant plusieurs lunes, Chinongwa avait invoqué calmement le nom de Muraswa en fixant la brousse, à laquelle elle demandait de faire miraculeusement resurgir sa sœur.

Comme de juste, après le départ de Muraswa, *amai*\* Marehwa cessa de s'alimenter pendant des jours et des jours. Mère de mère tenta de lui faire entendre raison en disant : "Tu ne seras pas la première à avoir donné ta fille en mariage. Ça pourrait être pire. Ne va pas te répandre en sanglots comme si elle était morte. Si elle ne porte pas de fruit parce que tu as rempli son ventre de larmes, son vieux nain de mari la ramènera en exigeant de récupérer sa nourriture. Comment feras-tu alors ? Est-ce que tout n'a pas déjà été englouti ?"

*Mai* Marehwa ne répondit pas et ne se releva pas de la natte sur laquelle elle gisait dans la case sombre servant de cuisine. Elle gardait les yeux fermés pour éviter de rencontrer ceux de sa mère, craignant qu'elles ne se mettent toutes les deux à pleurer. Elle se contenta de tousser pour signifier qu'elle écoutait.

\* Les mots en italique sont regroupés dans un glossaire en fin d'ouvrage.

Sa mère poursuivit : “Et surtout n’oublie pas Chingwa et tes garçons. Toi, tu dois connaître leurs états d’âme, mais eux ne doivent pas savoir ce que tu ressens. Cela vaut mieux, autrement toutes les mères se laisseraient mourir de faim. La femme est le pilier sur lequel repose ce monde, ce qui implique de porter fièrement son fardeau, ne serait-ce que pour le bien de tes enfants.”

Comme de juste également, les femmes du village vinrent la nourrir de force jusqu’à la fin de la période de deuil, après quoi, plus maigre que jamais, elle recommença à avaler une bouchée ou deux afin de “conserver des forces pour les autres enfants”.

*Baba* Marehwa se plaignit du comportement insensé de sa femme : “Nous avons marié notre fille pour pouvoir manger, n’est-ce pas ? A présent regardez-la, elle refuse de s’alimenter alors qu’il y a dans le grenier à millet de quoi nous nourrir pendant les quatre lunes à venir. Je sais qu’elle souffre. Est-ce que je ne souffre pas moi aussi ? Si j’avais eu le choix, est-ce que j’aurais cédé le produit de mes reins à un vulgaire petit vaurien plus âgé que moi ?”

Son frère cadet prononça des paroles apaisantes : “La femme est comme la poule. Alors que le coq comprend la situation sur-le-champ et va se cacher sous la cage, la poule affolée caquette et bat des ailes en pourchassant l’aigle qui a emporté ses poussins. On dirait qu’elle ne se rend pas compte que l’aigle pourrait mettre fin à sa vie séance tenante. Qu’arriverait-il alors aux autres poussins ? Si l’on n’a pas le choix, ne vaut-il pas mieux en sacrifier un pour en sauver dix, comme dit le proverbe ? Les femmes pensent avec leur cœur. Contrairement à nous, elles n’ont pas de cerveau.”

*Baba* Marehwa ne répondit pas, mais les autres hommes assis à l’ombre des arbres au *dare* acquiescèrent en grommelant, tout en faisant circuler la bière de mil dans une cruche en terre. Enhardi, le frère

cadet poursuivit : “Même lorsque sa fille épouse le prétendant qu’elle a toujours désiré lui voir épouser et qu’elle reçoit la vache la plus grasse et le plus beau pagne – assez grand pour confectionner deux robes et une pour chacune de ses trois sœurs –, le soir où le marié vient chercher sa promise, la mère, vêtue de la nouvelle robe et consciente de susciter l’admiration de tout le village, ne manquera pas de sangloter et de s’arracher les cheveux. Pourtant, son cœur palpite à la pensée des futurs petits-enfants qui seront conçus dans le ventre issu de son ventre. Elle n’est pas encore née, la femme qui fête le départ de sa fille en tuant un cochon gras et en le dégustant accompagné de *sadza* de millet rouge !” Sur quoi tout le *dare* éclata de rire.

Personne n’avait jamais dit en face à Chinongwa qu’elle allait connaître ce sort, mais elle n’était ni sourde ni aveugle. Les arbres étaient au courant, ils chuchotaient, cancaniaient et ricanaient nuit et jour. L’herbe savait et, pendant la saison sèche, conservait le secret entre ses racines de manière à le transmettre aux fragiles brins qui percent après les premières pluies. Dans le regard des vaches qui la scrutaient en ruminant, Chinongwa lisait la pitié, car celles-ci voyaient qu’elle n’était qu’une fillette destinée à être échangée. Elle les tenait à distance et faisait semblant de ne pas remarquer leurs grands yeux écarquillés et les larmes qu’elles versaient sur son sort. Lorsqu’elle se postait à l’affût des babouins et des chimpanzés, les babouins se détournaient comme s’ils avaient honte et les chimpanzés se moquaient d’elle.

Chinongwa avait appris que deux des trois sœurs de son père avaient été cédées contre de la nourriture, qu’ils avaient consommée, et du bétail, qui avait servi à marier le frère cadet de son père. Elle avait bien rencontré une de ces tantes, mais ne se souvenait ni du lieu ni de la date. La troisième tante,

Shorai, qui habitait à un jet de pierre de chez eux, avait fait un mariage d'amour à l'âge mûr de cinq et dix ans.

Chinongwa ne voyait rien de mal dans le fait de ne pas aimer ses deux tantes aînées, qui n'appréciaient pas son père. Mais elle ne comprenait pas pourquoi elle détestait tant Shorai. Comme celle-ci s'entendait bien avec ses parents, elle devait lui témoigner une affection feinte. Elle la soupçonnait de faire exprès d'être désagréable, mais comment aurait-elle pu en être sûre ? Peut-être en voulait-elle à sa tante d'avoir fait un mariage d'amour, alors que Muraswa avait été cédée – et que le même sort l'attendait.

Ainsi, chaque jour, Chinongwa guettait celui à qui elle allait être donnée. En silence et à la dérobée, elle examinait chaque individu de sexe masculin qui croisait son chemin, jeune ou vieux, susceptible d'être son mari. La nuit, dans la case servant de cuisine où elle dormait, fixant le feu mourant, elle passait la journée écoulee au crible. Un mari avait-il croisé sa route ? Avait-elle bien compris toutes les paroles entendues ce jour-là, perçu toutes les odeurs ? Cette poignée de main était-elle innocente ? Il lui fallait être la première avertie.

Les interminables discours des adultes évoquant leur richesse avant le Grand Déplacement la laissaient sceptique. Son père ne se lassait jamais de répéter : "Il y avait quatre greniers à grain ou plus par famille, et il fallait voir comme ils débordaient de toutes sortes de millet. Sans parler du gibier ! Même les femmes pouvaient attraper des lièvres avec leurs paniers tressés. Les hommes courts sur pattes n'avaient pas besoin de pourchasser les animaux, il leur suffisait de jeter leur lance au hasard pour rapporter sur l'épaule un animal transpercé. Les hommes aux jambes longues rapportaient des koudous ou des buffles."